

**Texte proposé par Jean Kaempfer, à propos de *L'Or du temps* de François Sureau.  
Rendez-vous du 4 au 6 mars 2021 pour la reprogrammation des « Enjeux » et pour le grand entretien que Jean Kaempfer lui consacrera à cette occasion.**

François Sureau, *L'Or du temps*, Gallimard, 2020, 848 p.

Quel livre ! François Sureau connaît tout d'un nombre considérable et très divers de choses, de lieux et de gens. C'est Pic de la Mirandole, revenu. Et en tout, il est d'une exactitude impeccable. Exemple, vernaculaire. De mes fenêtres, je vois le hameau de Seppey, dans le Jorat vaudois (Suisse) : trois maisons, « au bord d'un torrent à cascades », où est né le peintre Eugène Burnand. (Sureau lui consacre quelques pages.) Mais ce torrent, où va-t-il le chercher ? Supposant une bévue, j'en parle à une amie, spécialiste du poète Gustave Roud, joratois comme Burnand. Eh bien, j'avais tort : Roud, qui connaissait les lieux, aimait à se promener le long de ces eaux vives...

*L'Or du temps* propose une galerie foisonnante de personnages. Les monographies, de longueur variable – une note, quelques pages, un chapitre – s'engrènent selon un ordre à la fois nécessaire et aléatoire. Le principe de leur apparition est dicté par le cours de la Seine, depuis sa source. Le flux du livre est conduit par l'écoulement du fleuve ; les lieux que celui-ci traverse, d'amont en aval, appellent la succession des personnages : ils y sont nés, s'y sont illustrés, condition nécessaire. Encore faut-il qu'ils suscitent l'attention, qu'ils soient *intéressants* : c'est la condition suffisante, le principe de leur convocation. « Ce n'est pas la vérité qui inspire la philosophie, mais des catégories comme celles d'Intéressant, de Remarquable, ou d'Important » (Deleuze/Guattari). Critère décisif, pour la littérature aussi : à quoi bon, autrement, écrire, donner à lire ?

Une galerie donc, mais à l'ancienne. On traverse *L'Or du temps* comme la galerie Doria Pamphili, à Rome : les tableaux s'accumulent densément, remplissent les murs, genres et formats confondus. Le regard se meut librement, s'enchant des surprises et des contrastes ; et il s'éduque de surcroît, sans qu'il y paraisse. (Nul curateur pédagogue, ici, pour flécher les modalités correctes de la visite : on est à l'opposé des parcours doucereusement dictatoriaux qui de plus en plus régissent les grandes expositions thématiques.)

Dans l'abondance des *Vies* recueillies par François Sureau, il est loisible au lecteur épris d'ordre de réunir des séries : des « mondes » se dessinent ; des conditions et des états sont documentés, qui reviennent, insistent. Ces récurrences marquent les compagnonnages électifs de l'auteur, elles fédèrent en une assemblée fraternelle le peuple idéal dont il s'éprouve le congénère. De ces séries, voici trois (parmi d'autres) qui m'ont retenu en particulier. Celle des passions chrétiennes, d'abord, dont l'inquiétante étrangeté troublait Napoléon : « irréductibilité des droits de Dieu par rapport à César, souci des pauvres comme chemin du salut, mépris de la famille si visible dans la vie d'un maître pérégrinant, instable, célibataire et entouré de femmes perdues ». Des pages sur Port-Royal ou la Grande Chartreuse illustrent cette contrainte par l'absolu ; ainsi, chez Pascal, « qui ne se complaît à rien, ni confort physique ni confort intellectuel ». Quant aux chartreux, dans leurs déserts, « on les dirait déjà établis au-delà de la ligne du grand passage, goûtant les prémices de l'éternité bienheureuse, si c'est possible ».

Puis il y a la série des écrivains, où Breton et sa troupe ont la part belle. Mais les surréalistes, s'« ils se sont portés au-delà du réel, [c'est] parce que celui-ci les blesse » ; en somme, ils sont restés des « collégiens de l'absolu ». On peut leur préférer Clovis Trouille : cet « adepte latéral [du surréalisme], généralement éructant était d'une grande finesse ». Ou, dans un autre registre, Genevoix et son chef-d'œuvre, *Ceux de 14*, dont la force concrète est garantie par un art de grande sobriété. Napoléon partage avec lui la maîtrise d'une prose plastique : si l'art de Genevoix « abat, par pans entiers », le mur qui nous sépare de l'expérience guerrière, il suffit, lisant Napoléon, « d'un peu d'imagination pour retrouver la vie derrière les ordres ».

Et me voici un pied déjà dans la troisième série, celle de la vie militaire, des grands généraux qui l'ont illustrée. (Ayant fait du récit de guerre un objet d'étude, c'est un peu ma partie.) La surprise vient d'y voir Pétain, « le vainqueur de Verdun », mis à mal, au rebours de l'attachement durable que lui témoigne par exemple le grand-père du narrateur : « Héros de la Grande Guerre, [il] était, à l'instar de ses pareils, très attaché à la personne du maréchal Pétain ». Pour ma part, j'étais resté marqué par son débarquement en fanfare, dans le *Verdun* de Jules Romains ; le style coupé soudain domine, se met au diapason d'un activisme efficace : Pétain bouscule et réorganise tout ; et en quelques semaines, le désastre de février 1916 est victorieusement inversé. Réputation usurpée, avertit François Sureau : Pétain, en vérité, « s'était borné à organiser les arrières, suppléant, dans sa recherche éperdue de la gloire, à son peu de courage militaire par l'habile recherche des appuis politiques ». Tel est du moins l'avis du clan adverse, le « clan Mangin ». Charles Mangin, le « boucher du Chemin des Dames », serait donc (plus) digne de notre estime ? Eh bien oui ! Tandis que Pétain est « défensif, provincial, prosaïque, [...] réfractaire aux élans », Mangin est lui « une forge jaillissante. La défensive lui est inconnue [...]. Il mettait l'audace au-dessus de tout, jugeant qu'à tout prendre une guerre commencée doit se finir vite, et par une victoire. »

Mangin et Pétain se rangent en contraste, comme chez Plutarque, ...ou comme chez Gide : à deux reprises, François Sureau évoque la distinction que celui-ci établit, dans *Les Caves du Vatican*, entre les « subtils » et les « crustacés ». Les premiers sont des artistes du « passer outre » : « ils ne s'arrêtent pas pour *si peu* : la vie et la mort, ces deux mots qui portent des chimères ». Tous pourraient se reconnaître dans ce propos de Diego Brosset (autre soldat, que de Gaulle mit à la tête d'une division blindée) : « Je jouis et je souffre de tout, mais souvent, vite, d'une façon vivante ». Dans leur singularité et leur diversité, les saints, les artistes et les hommes d'action élus par François Sureau présentent tous quelque affinité, plus ou moins marquée, avec les subtils gidiens. Restent les crustacés : bourgeois pusillanimes, débilisés par les certitudes courtes, pour qui le *si peu* est tout ; on pourrait collecter, dans *L'Or du temps*, les éléments d'une série favorable à leur épanouissement : celle du monde politique, où se combine, « au moins dans sa forme parlementaire et française, [...] la pose et l'arrière-boutique, la gloriole et le tiroir-caisse, la législation et l'arrangement » ...

\*

Balzac, c'est le monde où nous vaquons, plus quelques centaines de personnages. Cette mixité ontologique, qui est le propre du roman réaliste, ne paraît pas devoir s'appliquer à *L'Or du temps*. Les personnages, les lieux, y sont réels (wikipédia, appelé souvent à la rescousse, le confirme). Quant au narrateur, tout donne à penser qu'il se confond avec l'auteur : c'est bien François Sureau dont nous suivons les cheminements séquanais ; et nous croyons sans autre – puisqu'il le dit – qu'en « en 1996 ou 1997 », il a passé le réveillon avec Jean-François Deniau « dans sa maison blanche du golfe de Tadjourah », en Afrique de l'Est. Le pacte autobiographique est respecté.

Vraiment ? Le doute vient du mentor qu'il s'est donné dans son entreprise. « J'ai fait ce chemin, déclare-t-il, en compagnie d'un étranger » : Agram Bagramko. Celui-ci nous est présenté comme un peintre et écrivain actif dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle ; ses archives, que l'auteur aurait consultées, sont conservées à Vancouver ; nombre de ses œuvres, qui figurent dans des musées ou des collections particulières, sont reproduites au fil de l'ouvrage. Si l'auteur ne connut pas directement Bagramko, il était lié à l'un de ses intimes, Grigoriev. Grâce aux récits circonstanciés de ce dernier, il sait tout de la vie et des opinions de cet acteur omniprésent dans le milieu artistique de l'entre-deux-guerres : Bagramko connaît tout ce qui compte, dans le monde des arts et des lettres, il est toujours là où les choses se passent. C'en devient louche : sa vie, comme celle de Giuseppe Gorani (un polygraphe évoqué par Sureau), semble « trop pleine, comme nulle vie laissée à elle-même, à son hasard naturel, ne pourrait jamais le devenir ». Mais si Gorani a bien existé, ce n'est pas le cas d'Agram Bagramko, qui est un être de fiction ; wikipedia, à son propos, est muet ; d'ailleurs, à y penser, ce nom, avec son bégaiement, était bien fantaisiste – presque un jeu de mots, comme celui de Kary Karinaky (héros d'un roman de Benoziglio, *Le Jour où naquit Kary Karinaky*).

Alors, pourquoi compliquer la donne avec ce témoin d'invention ? Après tout, l'érudition de François Sureau suffisait, et au-delà, à documenter les existences et les lieux qui se pressent dans *L'Or du temps*. Observons pourtant l'office dévolu à ce personnage. Ici, en 2020, il y a nous tous, et François Sureau ; là-bas, en 1930, loin de nous, il y a Breton et tant d'autres. De nous à eux, Agram Bagramko creuse un corridor temporel direct, un raccourci romanesque où nous lui emboîtons le pas, avec bonheur : « Bagramko entendit Breton lire le début de *Nadja* devant ses amis, au café Fontaine, en novembre 1927. » C'est comme si, avec lui, nous y étions, dans

un monde auquel lui, Bagramko, et son œuvre, se seraient ajoutés. Aussi le genre dans lequel ranger *L'Or du temps* vacille : c'est du document (en liberté), et c'est du roman. « En matière de littérature, j'aurai, peut-être toute ma vie, balancé entre l'acceptation et le refus, comme ces pages en témoignent ». Mais il n'y a pas à s'arrêter pour *si peu* : cet entre-deux est bien dans la manière des subtils.

**François Sureau** est avocat et écrivain. Diplômé de Sciences Po, de l'ENA, ancien membre du Conseil d'État, aujourd'hui avocat pour cette même institution et pour la Cour de cassation, il est l'auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels on peut citer, aux éditions Gallimard, *L'Infortune* (1990), Grand prix du roman de l'Académie française, *L'Obéissance* (2007), *Inigo, portrait* (2010), *Le Chemin des morts* (2013) ou encore le recueil de poésie *Sans bruit sans trace* (2011). Intervenant régulièrement dans les débats sur les libertés publiques, il a récemment publié *Pour la liberté. Répondre au terrorisme par la raison* (Taillandier, 2017) et *Sans la liberté* (Gallimard, coll. « Tracts » no 8, 2019). *L'Or du temps* est paru chez Gallimard en 2020.

Professeur honoraire de littérature française moderne à l'université de Lausanne, **Jean Kaempfer** effectue des recherches et travaux portant sur les théories et pratiques du roman, les rapports entre la littérature et les imaginaires sociaux, ainsi que sur le roman contemporain. Il est l'auteur de *Émile Zola, d'un naturalisme pervers* (José Corti, 1988), de *Poétique du récit de guerre* (José Corti, 1998) et a dirigé une dizaine d'ouvrages collectifs consacrés notamment à l'engagement littéraire, à Pierre Michon, à Marie-Hélène Lafon ou au roman policier depuis *Manchette*. Parmi ses nombreuses publications, plusieurs portent sur des auteurs contemporains : Claude Simon, Robert Pinget ou Maryline Desbiolles, Yves Ravey, Luc Lang, Jean Rolin, Dominique Manotti, etc.